

Bopp-Symposium 1992
der Humboldt-Universität
zu Berlin

Akten der Konferenz vom 24. 3.-26. 3. 1992
aus Anlaß von Franz Bopps
zweihundertjährigem Geburtstag am 14. 9. 1991

Herausgegeben von
REINHARD STERNEMANN



Universitätsverlag
C. Winter
Heidelberg 1994

Inhalt

Eröffnung des Bopp-Symposiums

durch den Vorsitzenden der Indogermanischen Gesellschaft

Prof. Dr. Klaus STRUNK 1

Beiträge

ADRADOS, Francisco R.

BOPP's Image of Indo-European and Some

Recent Interpretations 5

BAMMESBERGER, Alfred

Dehnstufe und Reduplikation im Urgermanischen 15

BOJADŽIEV, Živko

Franz BOPP in Bulgarien (und einige andere Bemerkungen) . . . 21

BRINKHAUS, Horst

Der 'verkürzte Vergleich' in der ältesten Sanskrit-Poetik 24

CAILLAT, Colette

Doublets désinentiels en moyen indo-aryen 39

DROIXHE, Daniel

En attendant BOPP: Une Dissertation sur la convenance

du perse et du gothique de 1723 53

EICHNER, Heiner

Zur Frage der Gültigkeit BOPPscher sprachgeschichtlicher

Deutungen aus der Sicht der modernen Indogermanistik 72

Une Dissertation sur la convenance du perse et du gothique
En attendant Bopp:
de 1723

Daniel Droixhe

On sait la place qu'a tenue dans l'histoire de la linguistique, avant la découverte du sanskrit, la reconnaissance d'un certain nombre d'analogies germano-persanes, à l'aide desquelles fut renforcée l'idée d'une commune origine orientale des langues européennes. Rolf HIRSCHKE a notamment résumé cette possibilité de pré- ou de paléo-comparatisme dans son article "Zur Etymologie und Sprachvergleichung vor Bopp" (1985).¹ Claudio MARAZZINI a monté comment Carlo DENINA, vers 1800, rappelait les "rapports frappants" unissant "l'ancienne langue persane" aux parlers d'Occident, au moment où se développait l'intérêt pour "celle qu'on nomme Samscradamique", dont le P. Paulin de SAINT-BARTHÉLEMY venait de donner un échantillon évoquant "en tout point" le latin, "à quelque diversité près d'orthographe".²

Dès l'époque même de BOPP, l'histoire des réflexions et attitudes que susciterent les analogies en question a été écrite par Bernhard DORN (*Über die Verwandtschaft des persischen, germanischen und griechisch-lateinischen Sprachstammes*, 1827). Ce mémoire mériterait d'être remis dans le contexte du temps: il est sans doute significatif qu'un érudit continue de faire référence au persan au moment où BOPP publiait son *Analyse comparée du sanskrit et des langues apparentées*, six ans seulement avant le premier volume de la *Vergleichende Grammatik*.

DORN mentionne un "Abhandlung de convenientia linguae Gothicae cum Persica" où on "plaide beaucoup en faveur du gothique", ce qui est rapproché des idées soutenues dans la seconde moitié du XVIII^e siècle par le célèbre philologue suédois Johan IHRE.³ Cet essai nous a paru suffisamment oublié (et assez rare) pour qu'on lui consacre ce qui suit. Il s'agit d'une dissertation présentée en 1723 à l'université d'Uppsala par un postulant, Olaus ODHELIUS, sous la direction d'un patron auquel l'étude est communément attribuée. Nous ignorons qui était cet ODHELIUS, qui ne fit plus, après avoir conquis ses grades,

parler de lui dans le domaine de la science. Son patron est quant à lui connu: Olavus CELSIUS (si nous respectons la forme du prénom tel qu'il apparaît ici) enseignait à Uppsala la théologie et les langues orientales. Il d'abord laissé un souvenir par un ouvrage sur les plantes mentionnées dans la Bible - "produit d'une immense érudition", selon la formule consacrée. Mais son plus beau titre de gloire est sans doute d'avoir décelé le génie du jeune Linné, qu'il protégea. Olof CELSIUS, qui mourut en 1756, était également intéressé par les antiquités nationales. Il appartient à cette grande tradition linguistique scandinave qui culmine au XVIIe siècle avec STIERNHJELM. Il a en 1716 marché sur les traces de celui-ci en reprenant son principal domaine d'étude, les Evangiles gothiques d'Ulphilas et la comparaison avec la langue "svéo-gothique" - entendez: le suédois. Le sujet qu'il propose à ODHELIUS s'inscrit donc bien dans la ligne de ses intérêts. La manière dont il est abordé dans le mémoire n'est pas moins en accord avec les conceptions que l'on peut supposer chez un professeur de théologie.

C'est CELSIUS que DORN mentionne comme auteur de l'essai. Entre maître et élève existait alors un type de collaboration qu'a évoquée un article classique de George METCALF, à propos d'une autre dissertation faisant date dans l'histoire du comparatisme: le *De lingua vetustissima Europae*, soumis à l'université de Wittenberg en 1686 par André JÄGER sous l'autorité de George Gaspard Kirchmaier. On a choisi de rappeler, dans la mesure du possible, la double paternité de ces travaux, bien que le "je" s'exprimant dès la première page de la dissertation d'Uppsala soit en principe celui d'ODHELIUS.

La *Dissertatio philologico-historica de convenientia linguae persicae et gothicae* se présente comme une synthèse de ce qu'on a pensé sur un sujet qui a fait très controversé, depuis le début du XVIe siècle. Cet état de la question a été jugé suffisamment intéressant pour être reproduit en 1774 par Johann OELRIEDER en tête de ses *Daniae et sveciae litteratae opuscula*: c'est l'édition utilisée ici. Le texte s'ouvre par des considérations rituelles sur la difficulté de la tâche. Celle-ci dépasse les forces d'un apprenti-savant. Mais l'attrait du projet l'emporte sur ces réticences.

En effet de plus amusant que d'entendre des Perses parler notre langue, c'est de voir qu'ils sont séparés de nous par de si vastes espaces et qu'on ne dispose que de quelques relations directes, et aucun rapport de religion?

On se rappelle comment Abraham MYLIUS, l'auteur du *Linnæi*, dans son mémoire où l'on examinait la concordance de cette langue avec le persan, a justifié l'intérêt de la recherche par le fait que

linguistique, au regard du travail des historiens et des archéologues. Les yeux brillent quand sont déterrés les fragments d'un cimetière qui aurait appartenu à *Cyrus*; on s'émeut à la découverte de "quelque savate fatiguée par un de ses compatriotes". Les concordances germano-persanes ne méritent-elles pas autant d'attention? L'auteur du mémoire pourrait en fournir une pleine moisson. Il s'en dispense en renvoyant à des autorités qualifiées. On ne peut pas dire que tel nom qu'il cite soit nécessairement le mieux choisi, pour le fond: François MENINSKI et son *Trésor des langues orientales* de 1680, en l'occurrence, ne donnaient qu'une image bien confuse d'éventuelles ressemblances germano-persanes.⁴ Mais la référence assure par ailleurs que l'impétrant s'inscrit dans les plus hautes traditions de son université quand elle évoque Olaus VERELIUS, l'homme qui, au XVII^e siècle, domine la philologie scandinave avant STIERNHJELM.

Le chapitre premier commence par réaffirmer pour le principe l'antiquité suprême de l'hébreu (§ 1). On récuse les contestations avancées par des défenseurs du syriaque ou par BECANUS, ainsi que le scepticisme de ceux qui croyaient éteinte la première langue du monde. La dissertation cite à ce propos HUET et GROTIUS, qui sont en effet, avec CLUVIER et STIERNHJELM, les représentants les plus notoires de la thèse critique, ainsi que le rappelle LEIBNIZ aux sections 26-27 de l'*Epistolica de historia etymologica dissertatio* - dont Stefano GENSINI vient de donner la première et excellente édition.⁵ CELSIUS et ODHELIUS se réclament d'une tradition d'orthodoxie que détaille aussi LEIBNIZ (sect. 27: CRUCIGER, GUICHARD, ERPENIUS, MUHLE, etc.) et qu'illustre ici parfaitement (avec BUXTORF et Campegius VITRINGA) un *De lingua protoplas-morum sive primaeva* de 1665, dû à August PFEIFFER. Celui-ci avait écrit sous le coup du scandale provoqué par les "pré-adamites" de La PEREYRE. Il défendait donc l'hébreu contre les Juifs eux-mêmes, ou certains d'entre eux, qui avaient émis l'hypothèse d'un monde antérieur au nôtre, et donc l'idée d'une langue antérieure perdue. Pfeiffer est surtout représentatif de la position qu'il convenait d'adopter quand on enseignait les langues orientales dans une université comme celle de Wittenberg, où le sourcilieux Abraham CALOV, surveillant général des consciences, veillait à la conformité des opinions. PFEIFFER trouvera l'occasion de manifester à nouveau celle-ci quand John WEBB soutiendra contre l'hébreu la primauté du chinois (1669).

La dissertation éprouve le besoin de réaffirmer l'unité pré-babélique en faisant intervenir les facteurs historiques qui vont y jouer un grand rôle (§ 3). L'argument est dirigé contre le type de conception dont saint Philastre s'était

fait le porte-parole dès le IV^e siècle, c'est-à-dire la thèse d'une fragmentation naturelle antérieure au miracle de la confusion (LEIBNIZ s'en souvient également). L'"homoglottie" primitive a dû se maintenir longtemps parce que dans une société sans pouvoirs établis, ni les guerres, ni les grandes migrations ni la diversité religieuse n'ont pu produire ou encourager les bouleversements d'où les langues tirent "mutations" et différences. Celles-ci ont été souvent considérées, à l'âge classique, à travers les convulsions inextricables de l'histoire; cela suffisait à décourager l'étude des "révolutions" de la parole. Il faudra un sérieux effort à CELSIUS et ODHELIUS pour se dégager du même tableau convulsif pour examiner les ressemblances des langues et les soustraire à l'hypothèse d'un emprunt résultant d'une migration.

Sur ce fond d'unité préservée, les auteurs discutent rapidement l'épisode de Babel (§ 4). Ils opposent l'interprétation littérale, qui tient pour le miracle absolu, et la thèse de la diversification imposée par Dieu mais réalisée selon des voies naturelles. En s'attardant à l'idée du changement perpétuel dont les langues nous offrent "tous les jours" le tableau, la section 5 paraît faire pencher la balance en faveur de l'interprétation naturaliste. Ce qui émerge dès lors de cette projection uniformitariste du présent, c'est moins le projet de saisir - déjouer - les formes du changement que la densité de celui-ci, qui défie, mais en même temps appelle le regard des savants. Dans l'épistémè de la "révolution" des langues, on considérerait leur destin avec l'assurance sceptique qu'il n'y avait rien ou pas grand-chose à comprendre et à expliquer. On prend maintenant, dirait-on, la mesure de son ignorance. Cette conscience alourdie ouvre en quelque sorte une première étape dans la constitution de l'objet scientifique lui-même. Comme dit VITRINGA, cité ici par la dissertation,

aucun homme ne peut discerner clairement toutes ces circonstances par lesquelles naissent de nouveaux mots, ou s'altèrent ceux qui paraissent et sont en usage ...

La perspective d'une maîtrise de ces "circonstances" de la diversité, l'évêque NICHOLSON semble l'affirmer quand il suppose que les 152 langues enregistrées par CHAMBERLAYNE en 1715 offrent une matière "réductible à une certaine raison et construction" (§ 6).

"Voyons les causes", annonce la section 8, "susceptibles d'expliquer que les langues de peuples même très éloignés ont entre elles une certaine conformité"

L'observation n'est pas sans danger, et elle offre des écueils qu'il convient d'éviter avec soin. La similitude fortuite des sons peut en abuser plus d'un et, suscitant une ardeur insensée, l'égarer à la manière de ceux qui embrassent

les nuées pour Junon. Il faut donc, pour établir fermement la concordance et convenance de ces langues, tout prendre en compte.

Les règles critiques sont les suivantes. On se fondera non sur quelques mots, mais sur un grand nombre de termes présentant entre eux une exacte concordance de signification propre et de "lettres radicales". L'enquête s'appuiera sur le principe selon lequel les "lettres" du même organe permutent aisément: on reconnaît l'axiome qui limita les essais contemporains de phonétique historique et comparée. Mais, ajoute la dissertation, profilant en quelque sorte dans l'ouverture du champ du possible la notion de changement spécifique, "cette permutation peut être étendue également à d'autres lettres, c'est-à-dire à celles qui ne sont pas du même organe, en fonction du génie de chaque langue" (cf. CHRISTMANN 1976).

Par suite, on peut admettre que des termes de diverses langues diffèrent tantôt par la lettre initiale, tantôt par la lettre du milieu, et aussi par la terminaison des mots, qui, ajoutée aux lettres radicales, est particulière à chaque langue; ceci, cependant, ne prouve pas la diversité du radical si les autres lettres sont les mêmes, en vertu de la règle adoptée.

On voit comment la correspondance morphologique est pour le moins mise au second plan, du point de vue de la valeur démonstrative: les désinences sont "particulières à chaque langue"; il doit donc être difficile de tabler sur elles pour établir la "convenance" recherchée; leur diversité ne pèse en tout cas pas face à l'accord des racines. Un autre principe courant répété par CELSIUS et ODHELIUS handicape gravement la recherche historique du temps. "On n'aura pas beaucoup d'égards pour la raison des voyelles, qui peuvent non seulement varier d'une infinité de façons, mais qui changent parfois en quelque chose le sens du mot lui-même" - en d'autres termes, seules les consonnes gardent inaltérée la signification.

On conclut pourtant ce bref exposé de méthode en couplant, en une formule qui les met de niveau, élément radical et grammatical: "une fois démontrée avec certitude la convenance en question, par la structure même et flexion des mots" (*structura et flexus*), il s'agit d'en rendre compte historiquement. Ici interviennent les historiens, leurs annales et leurs calculs, qui "manifestent les causes véritables du rapport" et ne laissent place à aucun doute. Comme dit l'orientaliste Hiob LUDOLPH, ami de LEIBNIZ, "les meilleurs étymologies sont celles qui s'accordent non seulement à l'analogie des langues mais à l'histoire et à la nature des choses". Que les disciplines "amies et assurées" se donnent la main! Il en sortira bien des vérités. L'étude étymologique ne confirmera pas

seulement les annales, elle y suppléera quand celles-ci feront défaut, comme l'ont montré - outre LEIBNIZ, plus souvent cité à cet égard dans les histoires de la linguistique - BOXHORN et SHERINGHAM sur la base de TACITE, à propos de l'origine commune des Gaulois et des anciens habitants de la Grande-Bretagne.

Venons aux analogies persanes (chap. II). Une objection préliminaire doit être levée (§ 1). La vieille langue iranienne, différente de celle dont on use aujourd'hui dans le pays, n'a-t-elle pas disparu? Au 5e siècle, en effet, le "médique" lui a été substitué à la cour, tandis que le parler ancestral, considéré avec mépris, était négligé. Si celui-ci ne survit plus guère "qu'en quelques endroits", il s'est mélangé au médique de sorte qu'on peut parler d'une actuelle langue "médo-persique". Le mémoire invoque à ce propos Thomas HYDE et son *Histoire de la religion des anciens Perses* de 1700, qui reprenait les concordances traditionnelles.

Et revoici la litanie des auteurs qui les ont mentionnées (§ 2), emmenés par ELICHMANN, dont on rappelle qu'il avait étendu l'observation des analogies lexicales aux "terminaisons" et à la "composition" des mots. Sans doute aurait-il illustré l'argument, ajoute le mémoire, sans une mort prématurée en 1639. Signe d'un certain rétablissement des priorités historiques, en ce début du XVIIIe siècle: la contribution de BOXHORN est mise en évidence juste après celle d'ELICHMANN, alors que le XVIIe siècle avait eu tendance à l'oublier. Pour le reste, les auteurs se réfèrent notamment à la tradition anglaise (GREAVES ou GRAVIUS, 1649; WALTON, 1657; David WILKINS et William NICOLSON dans CHAMBERLAYNE, 1715), ajoutant ainsi quelques noms à la liste déjà longue qu'on a établie par ailleurs.⁶ Sur le ton du détachement, la dissertation introduit, pour terminer cette deuxième section, la question de la langue dont le titre annonce la comparaison avec le perse. Mais surtout, elle oriente discrètement l'explication des analogies dans un sens peu favorable à la promotion d'un prototype commun. Que certains auteurs, précise "une fois pour toutes" ODHELIUS, invoquent le "germanique" ou toute autre langue à la place du "gothique",

cela ne nous gêne pas; ceux qu'épargnent un patriotisme intempestif ou d'autres préjugés attribuent notoirement le fait à l'origine gothique, comme on le verra par la suite.

Il en est pourtant qui contredisent ce chœur érudit (§ 3). Difficile de croire, écrivait BOCHART, que le germanique a rapport au perse, vu la distance qui les sépare.⁷ Mais de quelle migration le "courage gothique" ne serait-il pas capable, demande ODHELIUS? Les hésitations de LEIBNIZ sont reproduites à partir des

Collectanea etymologica (elles figurent aussi dans le *Bref essai sur l'origine des peuples* et dans les *Pensées modestes sur l'usage et l'amélioration de la langue allemande*).⁸ On trouve, entre les deux langues, moins de "connections" que n'en avait annoncées ELICHMANN. Mais il se peut que les dictionnaires persans omettent beaucoup de mots intéressants tombés en désuétude, au profit de termes introduits par les Arabes et les Turcs. Les mots de "migration", d'"influence" trahissent le mode explicatif qui a été maintenant invoqué, en prolongeant l'argument de LEIBNIZ.

C'est de bonne foi et raisonnablement, à mon avis, qu'on avancera ceci: il est admissible que de nombreux mots introduits en perse par les anciens Goths ont disparu, avec l'adoption de termes arabes et perses consécutive à la diffusion de la religion musulmane et à l'essor de la langue turque à la cour, tandis que se relâchaient les relations avec les Européens.

Le ton était donné. Les correspondants persans se présentaient comme résultant d'une importation unilatérale, comme relevant du *commercium*. Mais la perspective de l'origine commune n'était pas close, car ODHELIUS ne se bornera pas à étendre au lexique "gothique" les équivalences traditionnelles. Comment expliquer les rencontres morphologiques?

En attendant, la section 3 offre un "spicilège" de ces équivalences: il est facile de voir que, sous la rubrique *gothice*, elle aligne en réalité des termes suédois. Ceci apparaît déjà dans les noms de parenté. ODHELIUS donne le suéd. *broder* "frère" (pour le goth. *brodar*), *dotter* "fille" (pour *dauhtar*), *fader* (pour *fadar*), *moder* (alors que le terme correspondant manque en goth.).⁹ L'écart est plus patent encore dans la comparaison des termes signifiant "meilleur" (suéd. *bättre* / goth. *batiza*), "nom" (*namn* / *namo*), "nouveau" (*ny* / *niujs*), etc.¹⁰ On imputera évidemment ceci à une conception lâche du "svéo-gothique". Les ouvrages qui auraient permis aux auteurs d'être plus fidèles au titre de leur essai, pourtant, ne manquaient pas. Olaus VERELIUS - que la dissertation invoquait dès les premières lignes - et son *Index linguae veteris scytho-scandicae sive gothicae* (1691) auraient par exemple fourni, à condition d'y regarder de près, des formes plus authentiques pour "étoile", "nom" ou "nouveau".¹¹ En réalité, les examinateurs du mémoire et collègues de CELSIUS ont fait preuve d'une bien compréhensible indulgence. Mais le temps était-il encore aux chicaneries philologiques? Ne s'agissait-il pas d'abord de faire bloc et de se mobiliser, comme disent quelque part les auteurs, contre ceux qui refusent d'attribuer aux Scandinaves l'origine des concordances?

Une chose est l'exactitude des appellations; une autre la justesse des rapprochements entre suédois et persan. En général, pour autant qu'on ait pu juger, ceux-ci sont très satisfaisants. On y retrouve, outre les traditionnelles correspondances des noms de parenté, des couples classiques, tels celui qui unit le pers. *dendan* "dent" et le germ. *tand*, ou les pers. *leb, lab* "lèvre" et les germ. *lip, läpp*, etc. Plusieurs de ces rapprochements ouvraient potentiellement l'analogie sur d'autres langues européennes ou suggéraient très fortement des évolutions phonétiques décisives. Comment ne pas songer au gr. *murmêx* quand on compare le pers. *mor* "fourmi" (ici *mur*) et le suéd. *myra*? Apparier le suéd. *gripa* "prendre, saisir" - à défaut de référence au got. *greipan* - et le pers. *giriftan* donnait à entrevoir dans leur convergence étendue au germ. *greifen* une forme séminale assez précise (i.-e. **ghrebh-*, *ghreib-*). Mais CELSIUS ne va pas au delà de l'analogie. Il est moins audacieux, ou curieux, que SAUMAISE ne l'était un siècle plus tôt.

A côté de ces correspondances "matérielles" de type lexical, comme les appelle William WOTTON, commentateur des grands travaux de George HICKES sur les "langues du nord" (vers 1700), CELSIUS et ODHELIUS évoquent maintenant les analogies qu'il nomme "formelles": "la construction et flexion des mots" (§ 4).

Or, Wotton pense que la différence essentielle d'une langue à l'autre doit être mise en lumière à partir des faits grammaticaux plutôt que sur base du vocabulaire, c'est-à-dire en se fondant sur cette différence que nous disons formelle; nous argumenterons ici de la même manière en ce qui concerne la convenance des langues, et nous ajouterons la grande solidité du principe ainsi adopté pour établir que la langue perse concorde formellement avec notre parler svéo-gothique.

Les principales analogies sont mises en évidence par rapport aux régimes différents qui caractérisent les autres langues orientales. On distingue les traits suivants.

1. Même nombre de cas (six) en perse et en suédois, au prix d'une certaine interprétation de la déclinaison iranienne, où, "en dehors du datif et de l'accusatif, les autres cas sont invariables". L'hébreu et les langues apparentées, au contraire, procèdent non par flexion mais "par prépositions affixées de manière inséparable". "Rien de plus ressemblant" que les pluriels de certains substantifs dans les deux langues: "pers. *pederanra* = *faederna* pères; *mederanra* = *moedrarna*" (p. 24).

2. Même nombre de conjugaisons, surtout à l'indicatif. "On sait que l'hébreu a 7 conjugaisons, le chaldaique et le syriaque 6, l'arabe 13", etc. "La langue perse, au contraire, convient avec la nôtre" et les "personnes se succèdent dans le même ordre". "Prenons comme exemple le présent du verbe *churden*, manger". On a:

<i>Man mi churem</i>	<i>Ego edo</i>
<i>Tu mi churi</i>	<i>Tu edis</i>
<i>Ou mi chured</i>	<i>Ille edit</i>
<i>Mâ mi churim</i>	<i>Nos edimus</i>
<i>Schumâ mi churid</i>	<i>Vos editis</i>
<i>Ischan mi churand</i>	<i>Illi edunt</i>

On touche ici aux incertitudes typiques d'un laconisme dont l'ancienne réflexion comparative est coutumière. La traduction latine des formes persanes fait apparaître des analogies de désinence: *chured / edit*, *churim / edimus*, *churand / edunt*... Peuvent-elles échapper à celui qui traite précisément des rapports morphologiques - comme à son "candide lecteur" - même si elles dépassent l'objet du traité? La ressemblance demeure implicite, en tout cas.

3. "Les langues orientales ont seulement des verbes simples; dans les septentrionales, les verbes peuvent être composés de noms, de prépositions, de conjonctions, etc." De même en perse. Ex.: *bâr kerden* "charger, accabler", "comme si on disait *faire poids*".

4. Dans les langues de type hébraïque, le "pronom possessif" s'attache à la fin du déterminé, avec lequel il forme un seul et même mot. En perse et dans les langues européennes, il se présente sous la forme d'un mot distinct, séparé du déterminé. Ce régime du possessif est également illustré par le grec: *patêr hêmôn* / pers. *gian men* "mon âme" / suéd. *peder ma* "notre père".

5. "Les langues orientales n'expriment pas le comparatif par des terminaisons déterminées, comme font les langues septentrionales". Le perse a: *pir* "vieux", *pirter* "plus vieux", *pirtarin* "le plus vieux". "Et leur *bihter*, meilleur, rappelle beaucoup l'équivalent dont nous usons".

Cette analogie dans la formation du comparatif avait, comme d'autres traits grammaticaux, été notée depuis longtemps. Inutile d'insister sur le fait que CELSIUS et ODHELIUS sont ici conduits à dépasser tout naturellement des correspondances phoniques de terme à terme, pour envisager de véritables concordances de structure, à un certain niveau d'abstraction: nombre des cas et conjugaisons, non-intégration du possessif au déterminé ou existence d'un

morphème du superlatif. La preuve semble faite: "ipsam convenientiam satis luculenter monstratam arbitramur ..." Ce qui doit dès lors occuper l'historien, prêtant la main au linguiste, ce sont les causes de la "convenance".

La section 7 du chapitre I en avait distingué divers types. Le chapitre III les reprend.

Parmi les causes de la ressemblance des langues, nous avons retenu l'origine commune et les migrations, guerres et conquêtes des peuples. (§ 2)

Il ne faut pas attendre longtemps pour que le patriotisme - qui rend difficile le débat, insistent les auteurs - fausse l'hypothèse de la source commune et l'engage dans les ornières du passé.

Pour ce qui est de l'origine, les savants ne manquent pas, qui considèrent que la langue gothique est la matrice non seulement d'une grande partie des langues européennes, mais aussi du perse.

L'identification de la "matrice" avec un parler déterminé constitue la première défaite du comparatisme "scythique". Elle est notamment illustrée, dans la dissertation, par les passages qui tendent à prouver que "les nations septentrionales étaient dites Scythes par les anciens" (ou GÈTES, ALAINS, *etc.*), comme chez STRABON, PROCOPE, Ammien MARCELLIN, *etc.* (III, § 5-6-7). Encore cette identification a-t-elle quelquefois laissé opérer le principe de convergence, chez certains auteurs: le chauvinisme n'empêchait pas totalement de rechercher en quoi des "langues filles" ou soeurs participaient d'une source commune. Mais une autre vision de la concordance oriente ici la réflexion. Les termes qui l'expriment et la guident sont ceux d'"expédition", de "guerre", de "conquêtes". Ce n'est pas tant la parenté, la filiale dépendance à l'égard d'une même origine qui est imaginée, que la transmission par voie violente et militaire. Le modèle explicatif est celui du conflit. Ailleurs, on invoquera plus généralement le "commerce" des peuples.

Rien ne résume mieux ce glissement de la perspective généalogique à la thèse du contact que l'*Index* de VERELIUS, cité plus haut. A la fin de sa préface, très précisément datée du 12 février 1681, VERELIUS rappelle que François JUNIUS, dans ses *Evangelies* de 1664-65, avait noté certains rapports entre le gothique d'Ulphilas et le grec. Ceci lui permettait de supposer

que la vieille langue scytho-grecque et la gothique, elle-même issue de l'ancienne scythique, montrent quelque origine commune, de sorte que, pour de nombreuses personnes très érudites, le grec serait pris du germanique, plutôt que l'inverse.

Il y avait déjà là l'expression d'une déviation. VERELIUS accentue aussitôt l'idée selon laquelle une langue "prendrait" à l'autre.

J'estimerais pour ma part que la convenance du grec et du gothique est due en grande partie aux relations mutuelles qu'entretinrent jadis les deux peuples.

Faut-il mettre tout ceci au seul compte d'une confusion intellectuelle? On dirait qu'il manque désormais à cette pensée de la ressemblance - dès lors bien différente de celle qui animait la linguistique de la Renaissance - une forte notion ou un idéal d'unité, comme si le siècle classique, "siècle de fer", avait défait l'espoir d'un destin continental commun. Un destin détermine pourtant cette pensée: celui des "barbares" dont la nature - le texte le redit sans cesse - est de "dévaster", d'"attaquer".¹² Exalté dans l'épisode fondateur des invasions germaniques, le principe d'une certaine unité européenne semble soumis au régime de l'irruption et du contact.

Le discours de CELSIUS et ODHELIUS s'ordonne, ou se disloque, en fonction de ces représentations dominantes. Tantôt, c'est l'"empire" du svéo-gothique qui rend compte des analogies, sous l'autorité supposée des philologues de Leyde ou avec l'approbation complaisamment adressée à RUDBECK par CHAMBERLAYNE. Celui-ci ne considérerait-il pas la vieille langue scandinave "as the mother of all our languages in the Nordvestern parts of Europe"? Tantôt, de manière peu cohérente, on présente au lecteur l'image de soldats parthes enrôlés dans les armées gothiques et se débandant en Asie, porteurs des des mots germaniques qu'accueilleront leurs héritiers persans (III, § 3). A quoi sert maintenant de se plonger dans HÉRODOTE pour montrer les Scytho-Gothiques poursuivant les Cimmériens de la mer Noire jusqu'au pays des Mèdes; dans DIODORE pour localiser l'avancée des mêmes conquérants "entre le Nil et le Pont" (§ 8)? Les témoignages antiques sur l'intégration des Goths en Asie ne font qu'éloigner de plus en plus de la recherche d'un prototype.

Entre ceux-ci et les Perses et Mèdes, le commerce fut constamment tel qu'il ne pouvait se faire que de nombreux mots n'entrent de la langue des uns dans celle des autres.

Le fait d'emprunt est désormais strictement inscrit dans la saga des expéditions scandinaves, telles que venait de les raconter Jean PERINGSKIÖLD: aussi solide que la vénérable pierre d'Erntuna (près d'Uppsala), qui conserve le souvenir de la grandeur passée.

Mais quelle était la langue "au moyen de laquelle cette nation commanda aussi puissamment aux autres régions de l'Asie" (§ 9)? Enfin apparaît le véritable gothique, avec le fameux témoignage de BUSBECQ de 1589 (§ 10).¹³

Cette fois, un pont est jeté vers l'ancienne langue et ses débris de Crimée, à partir des correspondances entre suédois et perse: le titre de l'essai en devient, de manière implicite, un peu plus justifié. La correspondance pers. *mur* / suéd. *myra* "fourmi", évoquée plus haut, se prolonge dans le goth. *meira* (lire *miera*), en même temps que la filiation ou la quasi-identité des deux parlers germaniques se vérifie dans les formes *blut* / *blot*, *stul* / *stol*, *brunna* / *brun*, *handa* / *hand*, etc. "Un Tartare interprétait même une chanson rappelant à merveille le gothique".

Comme si toute la destinée des analogies germano-persanes était maintenant rassemblée en un cercle final, nos auteurs en appellent à quelques-unes des autorités qui s'avèrent les plus décisives, dans l'histoire du pré-comparatisme, et leur infligent éventuellement les ultimes déformations (§ 11-13). On repart d'ELICHMANN et de SAUMAISE, mais c'est pour leur faire dire que si le grec offre aussi certaines analogies avec le perse, la raison doit être cherchée dans un apport extérieur - perse ou germanique. Conception bien éloignée de celle de SAUMAISE, quand il proposait l'une ou l'autre reconstruction de formes prototypiques appartenant à la source commune!

On ne voit pas la raison pour laquelle on accorderait une telle place, dans ces questions, à l'empire grec. Après la mort d'Alexandre, il fut aussitôt divisé en quatre royaumes, et ne restèrent comme soldats dans le pays, selon toute vraisemblance, que ceux qui n'étaient pas originaires d'Europe ou de Grèce, de sorte que la langue grecque n'a pas pu, par la suite, connaître une telle diffusion. Les Grecs ne sont du moins pas en mesure de contester la palme aux Goths, sur ce point.

Le rayonnement gothique s'étend aussi à l'Italie et à l'Espagne - pour faire bonne mesure. La section 11 se réfère à Johannes SKYTTE, grande figure de l'histoire suédoise de la première moitié du XVIIe siècle. LEIBNIZ l'évoque dans sa *Dissertation sur l'histoire étymologique*.¹⁴ Fils supposé du roi Charles IX, précepteur des enfants légitimes de celui-ci, et en particulier de Christine, il fut fait baron, gouverneur de vastes provinces s'étendant des côtes de la Baltique à la mer Blanche, puis président de la "cour royale de Gothie". CELSIUS et ODHELIUS invoquent son discours *Sur l'antiquité et le courage des Goths*.

C'est dans ce glorieux contexte que naît Bengt SKYTTE, personnalité quasi mythique dont on a tracé ailleurs un bref portrait.¹⁵ Ayant encouru la disgrâce, SKYTTE promenait dans les cours d'Allemagne un goût pour "de très curieuses études", comme dit LEIBNIZ. Il s'occupait "de déterrer la langue primitive à

partir des langues aujourd'hui répandues sur toute la terre". Cet homme, dont BOXHORN, "the first historical linguist", avait publié un discours en 1635, rencontra LEIBNIZ à Francfort (le philosophe conservera un diplôme qui lui fut décerné en 1667 par le Grand Electeur de Brandebourg): singulier trait d'union entre deux époques et deux mondes de la recherche linguistique, au moment où son centre de gravité déplaçait de la Hollande vers l'Allemagne.

Il disait qu'il avait rassemblé les termes radicaux d'un assez grand nombre de langues, et qu'à partir de là, il s'efforçait d'atteindre une source commune. Il accordait surtout de l'importance au dialecte du vieux teuton parlé dans la lointaine Islande ...

Symbole d'un grand dessein harmonisateur, Bengt SKYTTE illustre aussi, on le voit, l'orgueil scandinave qu'exprime Johannes, le "prince de Gothie": celui-ci ne faisait-il pas état de la découverte à Pérouse d'un "volume de lois gothiques correspondant, au cordeau, avec celles qui sont aujourd'hui en usage chez nous"?

Dans le même sens, les auteurs de la dissertation vont jusqu'à invoquer le comparatisme de SAUMAISE en faveur d'une hypothèse plus audacieuse encore. L'impénétrable chinois résistait aux érudits, ainsi qu'en témoigne LEIBNIZ, que l'on allègue comme s'il cautionnait la suite, c'est-à-dire la flatteuse affirmation d'une "grande ressemblance de cette langue avec la nôtre", soutenue par RUDBECK. "Saumaise souscrit" - par avance - "à son opinion lorsqu'il dit que la langue des mandarins convient avec la scythique". C'est le moment de jeter dans le débat le poids d'un autre volume poussiéreux. Un certain MARTINIUS, dans un Atlas chinois, confirme avoir vu

un vieux livre, écrit en caractères gothiques, que son propriétaire n'a jamais consenti à lui vendre, quel que soit le prix offert, parce que ce trésor infiniment rare et antique, disait-il, était conservé dans sa famille depuis de nombreuses générations.

* *
*

Dans les dernières pages de la dissertation, il ne sera plus guère question que des héros suédois "qui ont promené leurs armes en Orient comme en Occident", semant leur langue avec leurs succès, "commandant" et "colonisant", répandant "l'éclat de leurs victoires" sur leurs héritiers incontestables (§ 12-14). Chez un LEIBNIZ, l'ambition d'une remontée aux sources du langage gardait la forme d'une réconciliation universaliste, même portée sur la vague du

pan-germanisme. La thèse des "Hebraizantes" était respectée et l'accord possible des familles "araméenne" et "japhétique" restait ouvert (notamment à la fin de la section 27 de l'*Epistolaris dissertatio*). Chez CELSIUS et ODHELIUS, le projet harmonisateur s'est rétréci aux dimensions d'une commémoration militaire, d'un raid archéologique.

On a reproduit ailleurs la conclusion d'Adolphe NOREEN sur l'explosion du nationalisme linguistique suédois entre 1675, moment où commence de paraître l'*Atlantica* de RUDBECK, et les premières années du XVIII^e siècle. A l'image des entreprises risquées de Charles XII, le roman des origines scandinaves fait figure d'"épilogue brillant mais triste" d'une époque de grandeur. Après une décennie de déroute sur le champs de bataille, l'essai de 1723 illustre la banale maladresse des chauvinismes exacerbés, qui encombrant la préhistoire du comparatisme. Mais il atteste en même temps la persistance d'une interrogation qui, dans la "linguistique du Nord", s'avérera finalement moins féconde quand elle porte sur les fameuses correspondances que lorsqu'elle dégage et affirme la valeur supérieure du critère grammatical, si on en juge par l'oeuvre de RASK. Des dissertations comme celle de CELSIUS et ODHELIUS expliquent sans doute que le Danois ait prudemment tenu à distance la question du rapport des langues européennes à l'iranien et au sanskrit, alors que le jeune romantisme allemand s'affranchissait des réticences endurcies.¹⁷ D'autres réticences, qui prendront le plus souvent la forme d'un rejet, expliquent le piétinement du comparatisme dans un pays tel que l'Italie, dont Cl. MARAZZINI a rappelé "la vieille hostilité, bien enracinée, à l'égard des origines extra-méditerranéennes"¹⁸.

Avec la relative stagnation de la réflexion comparative sur ces correspondances, c'est aussi, peut-être, un autre trait important du "paradigme classique" qui est illustré par CELSIUS et ODHELIUS, dans ce qui le définit par rapport à la linguistique "scientifique" du XIX^e siècle. On a avancé que celle-ci, en se fondant notamment sur le principe d'uniformitarisme (cf. CHRISTY 1983), avait développé un modèle de démonstration empirique et inductive qui allait sans doute se révéler plus productif que d'autres, "mais qui n'était en soi pas moins *métaphysique* que les précédents, tels que ceux dominés par l'hypothèse contraire, c'est-à-dire la vision 'catastrophiste'" (BERRETTONI 1990). Cette dernière considérait surtout dans l'histoire des langues les ruptures et bouleversements ("invasions, migrations et autres choses qui perturbent l'évolution lente et graduelle"). Mettant l'accent sur le discontinu, elle s'apparente aux théories privilégiant l'explication par le contact culturel, du type de celle qu'on vient de voir (aussi préférerait-on qualifier autrement que

par le "catastrophisme" cette sorte de *Wellentheorie* qui fut tout à fait accordée à l'optimisme idéologique des Lumières, privilégiant le commerce contre la filiation; DROIXHE 1988). L'uniformitarisme et le déterminisme se conjuguèrent au XIXe siècle pour ouvrir l'espace de l'indo-européen - réalité, souligne BERRETTONI, admise à titre de "pure hypothèse". Celui-ci souligne dès lors, chez les auteurs qui (comme GILLIÉRON) critiquèrent au XIXe siècle les excès des reconstruteurs en chambre, "une certaine négativité du concept d'hypothèse, découlant de leur épistémologie inductiviste et vérificationniste, qui admettait seulement l'hypothèse comme étape intermédiaire d'une induction encore incomplète".

On s'est parfois demandé pourquoi l'âge classique avait si peu souvent tenté de telles reconstitutions prototypiques, à partir des innombrables correspondances enregistrées dans les traités sur l'"harmonie des langues". On serait tenté d'invoquer ici une autre attitude de méfiance à l'égard des reconstructions hypothétiques, chez des philologues habitués à penser le discours à travers la matérialité du texte. Dans le même sens, le XVIIIe siècle a développé une opposition à la *métaphysique des langues* à laquelle l'historicisme d'un Turgot, imprégné de l'"idéologie du commerce" et des questions de production matérielle, n'est peut-être pas étranger (cf. aussi De CAFMEYER 1992 sur le "climat d'opinion" entourant la linguistique de FRÉRET). On vient de voir comment le privilège de l'échange et du contact avait entravé le projet comparatif. Il ne serait dès lors qu'à première vue paradoxal d'avancer qu'une certaine forme de pré-positivisme a stimulé par la bande ces résistances. Le comparatisme naissant a dû intégrer des exigences empiriques croissantes (la "testabilité" de HEMPEL, la "contrôlabilité" de POPPER); il faut, à côté d'elles, faire une place à un sursaut de la capacité conjecturale, ou imaginative, que l'on qualifiera de "métaphysique" en soulignant que la révision des perspectives suggérée par cette étiquette provocante trouve son complément dans la manière dont peut être envisagée non seulement la linguistique hyper-rationaliste des Lumières, mais également la fonction des éléments positivistes qu'elle comporte.

1 Cf. égal., SIMONE 1990, 330.

2 1992, 33. Sur la mention des correspondances chez le président de BROSSES, en 1765, cf. *ibid.*, 40; sur de BROSSES et le sanskrit, cf. ROSIELLO 1986.

- 3 108-9; cf. notre 1978, 124 sv.
- 4 *Ibid.*, 85.
- 5 1991, 237 et 242. Au début de la section 26, "Sternioluum" doit être lu "Sternielmium", comme le confirme la fin de la section 27. L'*Epistolica dissertatio* complète sur de nombreux points notre récit de la crise de l'hébreu langue-mère (1992).
- 6 Cf. DORN, *passim* et notre 1978, 81 sv. WILINS collabore au CHAMBERLAYNE par la préface, NICOLSON par un *De universis totius orbis linguis*. Le moins connu de ces auteurs ayant mentionné les correspondances germano-persanes est sans doute Carl LUND (*Zamolxis, primus Getarum legislator*, 1687, 195; contemporain de RUDBECK, il prétend que l'enfer des anciens et les Champs-Élysées doivent être situés en Scandinavie).
- 7 DORN, 101.
- 8 DORN, 102; SCHULENBURG, 91; GENSINI, 179, 232.
- 9 Formes et indications qu'on se contente d'emprunter à l'*Oxford dictionary of English etymology*.
- 10 Pour certains mots, les glossaires modernes ne mentionnent du reste pas de forme gothique (suéd. *läpp* "lèvre", *bolster* "lit de plume").
- 11 175, 183, 244: il donne *stairnons* (goth. *stairnô*) sous *stiorna*; *niugis* (*niujs*) sous *ny*, etc.
- 12 Martèlement des verbes: "infestarunt" (32), "vastabant" (33), "sunt adorti" (34).
- 13 Et celui, moins connu, du Vénitien Joseph BARBARO. Cf. TISCHLER.
- 14 § 25, GENSINI, 234.
- 15 1987: 100 sv.
- 16 1978, 122.
- 17 Signalons au passage que l'essai n'est pas mentionné, parmi les sources de RASK, par DIEDERICHSEN 1974 et 1976.
- 18 La tradition "classiciste" concentrant plutôt l'attention, par exemple, sur les rapports entre toscan, étrusque et araméen. Cf. MARAZZINI 1989.

Bibliographie

AARSLEFF, Hans

- 1982 *From Locke to Saussure. Essays on the study of language and intellectual history.* Minneapolis: Univ. of Minnesota P.

BERRETTONI, Pierangelo

- 1990 "La demarcazione nella linguistica ottocentesca: considerazioni preliminari". *Lingua e stile* 25/3. 441-56.
- 1990 "Demarcazione e leggi fonetiche nella linguistica ottocentesca: dall'*Horror vacui* all'*Horror miraculi*". *Archivio glottologico italiano* 75/1. 3-31.

CELSIUS, Olaus- ODHELIUS, Olaus.

- 1723 *Dissertatio philologica historica de convenientia linguae persicae cum gothica.* Praeside Olavo Celsio, S. TH. D. LL. OO. PROF. REG., examini submissa ab Olao Odhelio, S. REG. MAI. ALUMNO. Upsaliae. - Dans Oelrichs, Johann. *Daniae et sveciae litteratae opuscula.* Bremen: Cramer. 1774-76. I, 1-46.

CHRISTMANN, Hans Helmut

- 1976 "Bemerkungen zum 'génie de la langue'". *Lebendige Romania: Festschrift für H.-W. Klein.* Göppingen: Kümmerle, 65-79.

CHRISTY, T. Craig

- 1983 *Uniformitarianism in linguistics.* Amsterdam: Benjamins.

De CAFMEYER, Géry

- 1992 *Nicolas Fréret linguiste. Le domaine indo-européen.* Mém. de lic. en phil. romane, Univ. Libre de Bruxelles, dactyl.

DIDERICHSEN, Paul

- 1974 "The foundation of comparative linguistics: revolution or continuation?". *Studies in the history of linguistics. Traditions and paradigms.* Ed. D. Hymes. Bloomington: Indiana Univ. P. 277-307.

- 1976 *Rasmus Rask und die grammatische Tradition*. München: Fink.
- DORN, Bernhard
1827 *Über die Verwandtschaft des persischen, germanischen und griechisch-lateinischen Sprachstammes*. Hamburg: Meissner. Spécialement: "Dritter Abschnitt. Geschichte der Auffindung und der Nachweisung der Verwandtschaft", pp. 91 sv.
- DROIXHE, Daniel
1978 *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)*. Genève: Droz.
1988 "Turgot, commercio e filiazione". *Prospettive di storia della linguistica*. Ed. L. Formigari et T. Di Mauro. Roma: Editori Riuniti. 257-67.
1989 "Boxhorn's bad reputation: a chapter in academic linguistics". *Speculum historiographiae linguisticae. Kurzbeiträge der IV. Internationalen Konfer. zur Geschichte der Sprachwissenschaften*. Ed. Kl. D. DUTZ. Münster: Nodus. 359-84.
1992 "La crise de l'hébreu langue-mère au XVIIIe siècle". *L'histoire du judaïsme antique dans la République des Lettres, XVIe-XVIIIe siècles*. Mythe, critique et histoire 5. Presses de l'Univ. de Paris-Sorbonne (sous presse).
- GENSINI, Stefano
1991 *Il naturale e il simbolico. Saggio su Leibniz*. Biblioteca di cultura 436. Roma: Bulzoni.
- HIERSCHE, Rolf
1985 "Zur Etymologie und Sprachvergleichung vor Bopp". *Sprachwissenschaftliche Forschungen. Fss. J. Knobloch*. Ed. H. M. Oelberg et al. Inst. f. Sprachw. d. Univ. Innsbruck. 157-65.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm
1990 *Dal segno alle lingue. Profilo, testi e materiali*. Ed. S. Gensini. Casale Monferrato: Marietti.

MARAZZINI, Claudio

1989 *Storia e coscienza della lingua in Italia dall'Umanesimo al Romanticismo*. Torino: Rosenberg & Sellier.

1992 "Carlo Denina e il paleocomparativismo europeo del Sei e Settecento". *Storia, problemi e metodi del comparativismo linguistico. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia (Bologna, 29 nov.-1 dic. 1990)*. Ed. M. Negri et V. Orioles. Pisa: Giardini. 29-48.

ROSIELLO, Luigi

1986 "De Brosses, il sanscrito e la teoria delle radice". *Studi orientali e linguistici* 3. 259-68.

SCHULENBURG, Sigrid von der

1973 *Leibniz als Sprachforscher*. Frankfurt: Klostermann.

SIMONE, Raffaele

1990 "Seicento e Settecento". *Storia della linguistica*. Ed. G.C. Lepschy. Bologna: il Mulino. II, 313-95.

TISCHLER, J. T.

1978 *Neu- und wiederentdeckte Zeugnisse des Krimgothischen*. Innsbrucker Beitr. z. Sprachw. - Vorträge und kleinere Schriften 21.

VERELIUS, Olaus

1691 *Index linguae veteris scytho-scandicae sive gothicae*. Uppsala. (Microreprodr., IDC - Harmonia linguarum, 46).

Anschrift der Autoren

Prof. Dr. F. R. Adrados
Instituto de Filologia
Duque de Medinacelli 6
E-28014 Madrid

Prof. Dr. A. Bammesberger
Richard-Strauß-Str. 48
D-85072 Eichstätt

Prof. Dr. Ž. St. Bojadžiev
Zagore 1
BG-1124 Sofia

Prof. Dr. H. Brinkhaus
Ahrensfelder Weg 4
D-22927 Großhansdorf

Prof. Dr. Colette Caillat
Park Eiffel
F-92310 Sevres

Prof. Dr. D. Droixhe
Universités de Bruxelles et de Liège
Rue d'Erquy 38
B-4680 Oupeye

Prof. Dr. H. Eichner
Institut für Sprachwissenschaft der
Universität Wien
Dr.-Karl-Lueger-Ring 1
A-1010 Wien

Prof. Dr. J. Gulya
Am Ebelhof 17
D-37075 Göttingen

Dr. Kl. Karttunen
Orientalisches Seminar
Abt. Indologie
Humboldtstr. 5
D-79098 Freiburg i. Br.

Prof. Dr. J. Koivulehto
Sallatunturintie 1 D 24
SF-00970 Helsinki

Mirella Lingorska
Dolgenseestr. 30/7
D-10319 Berlin

Prof. Dr. M. Lorenz
Metzer Str. 35
D-10405 Berlin

Prof. Dr. W. Morgenroth
Klaustaler Str. 22a
D-13187 Berlin

Dr. G.-D. Nehring
Humboldt-Universität zu Berlin
Institut für Slawistik
Unter den Linden 6
D-10117 Berlin

Prof. Dr. O. Panagl
Eduard-Macheiner-Str. 5/14
A-5020 Salzburg